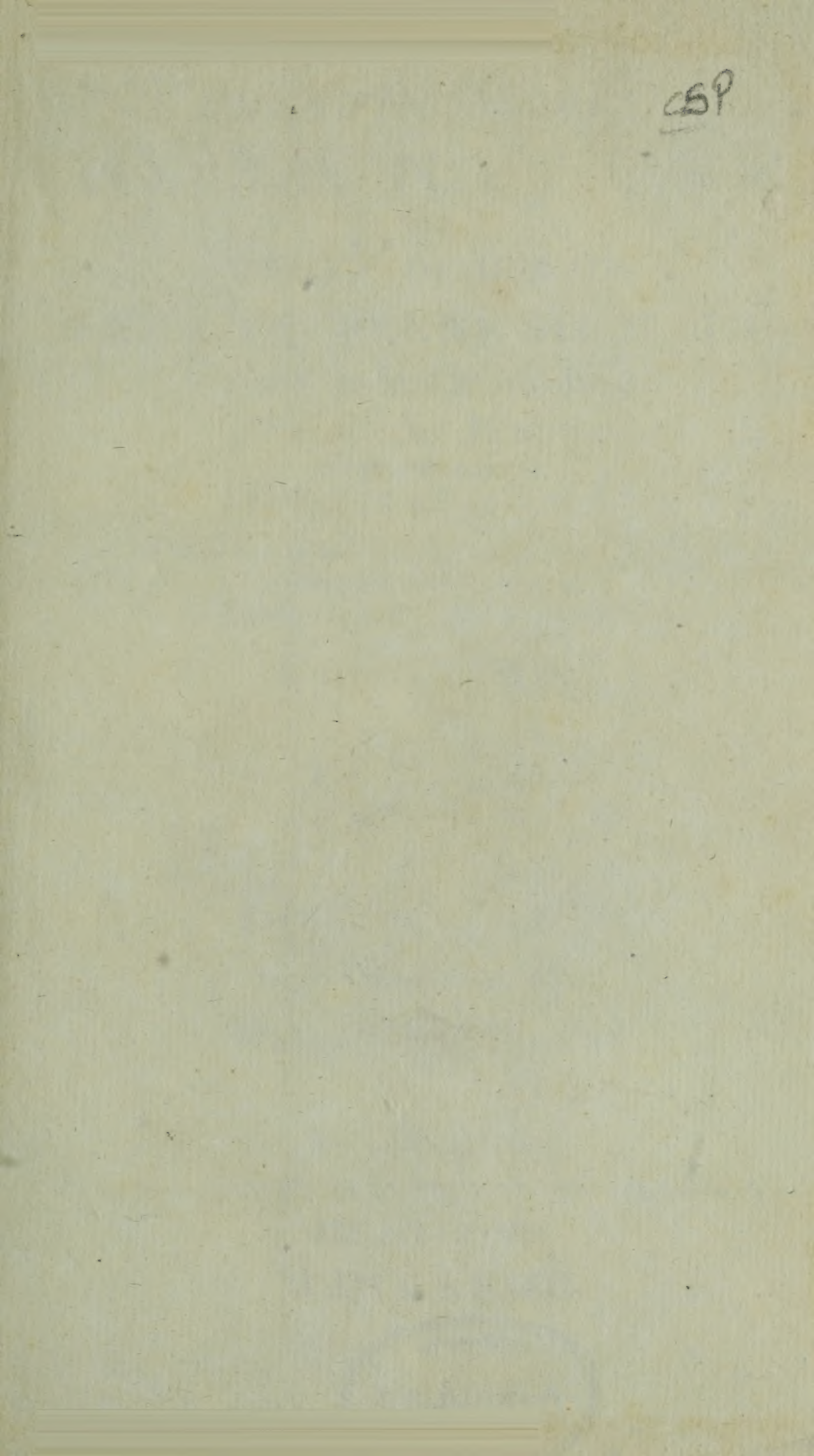




DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME EDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME SECOND.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.

M.DCC.LXXXIX.



SUITE DE LA PREMIERE PARTIE DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

LIVRE TROISIEME.

Principes de la Morale.

Enfin, je ne marche plus sur un sable mouvant ; le sol qui me porte, a un rocher pour base ; & il ne faut s'en prendre qu'à moi, si mes pas sont marqués par des chûtes. Principes.

La morale n'est point un art conjectural comme l'Ontologie, & voilà ce qui caractérise l'intelligence de la nature ; il nous importe peu de nous tromper dans des questions qui n'intéressent que notre curiosité ; il n'en

eſt pas de même de celles qui regardent notre bien-être : un faux calcul ſur la préceſſion des équinoxes n'entraîne que la ruine d'une hypotheſe ; mais une erreur ſur le pacte ſocial peut entraîner le malheur d'un million d'hommes.

Il n'y a point de matiere ſur laquelle on ait plus écrit que ſur la morale ; & il n'y en a aucune qui paroiſſe plus neuve au philoſophe ; la mine ſemble épuiſée, & tous les jours on y découvre de nouveaux filons.

D'abord la plupart des moraliſtes ont été des ſectaires, qui n'ont établi les rapports de l'homme à l'homme, que relativement au Dieu dont ils étoient les miniſtres ; & ordinairement ce Dieu étoit fait à leur image, c'eſt-à-dire, capricieux, puſillanime, injuſte & anthropophage.

Les philoſophes ont eu auſſi le défaut de travailler pour des ſociétés particulieres, plutôt que pour la grande famille des êtres ſenſibles ; ils ont eu en vue le bonheur de quelques individus avec qui ils vivoient, & non celui du

ſyſtême général ; & leur patriotiſme même a fait tort à leur humanité.

PRINCIPES.

Je penſe qu'un livre élémentaire de morale doit être fait pour tous les hommes, quels que ſoient leur organiſation, leur culte & leur gouvernement ; il faut que le blanc & le negre, le chrétien & le muſulman, le deſpote & l'eſclave ſoient ſoumis aux loix qui en ſont le réſultat, & qu'aucun de tous les êtres qui raiſonnent dans les deux mondes & aux terres auſtrales, ne puiſſe ſe dérober au joug qu'il impoſe.

L'enfant ſeul & l'imbécille ne doivent point entrer dans le monde moral ; le premier n'eſt pas encore un homme ; le ſecond ne le ſera jamais.

La morale peut être conſidérée, comme l'art d'être bien avec tout ce qui nous environne.

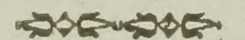
De ce principe dérive la triple baſe de nos devoirs ; car pour obſerver la morale de la nature, il faut être bien avec ſoi-même, avec le Dieu qui nous fait exiſter ; & avec la ſociété qui nous protege.

PARTIE I.

Je viens d'indiquer la diviſion de la philoſophie de la nature.

Mais avant d'examiner en détail ce que je dois à Dieu, à moi-même & à mes égaux, il eſt utile d'établir quelques principes. Pour avoir négligé cette méthode, le célebre Malebranche, qui a ſi bien écrit en philoſophie, a été rayé du nombre des philoſophes.

Mais ces principes doivent être en petit nombre : il ſuffit d'indiquer ici les points de vue ; la carte générale du monde moral ſera le réſultat de l'ouvrage entier de la philoſophie de la nature.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA NATURE.

PRINCIPES.

IL en eſt de l'état de la nature des philoſophes comme de l'âge d'or des poëtes ; on commence par les peindre ; enſuite on prouve qu'ils ont exiſté, parce qu'on en conſerve des tableaux.

C'eſt ſur-tout depuis que l'aurore de la raiſon commence à luire en Europe, qu'on s'eſt empreſſé à oppoſer l'homme de la nature à l'homme civiliſé ; d'abord on n'eut en vue que de faire une ſatyre de ſon ſiecle : c'étoit Tacite, qui, pour faire rougir Rome, écrivoit les *mœurs des Germains :* d'autres écrivains ſont venus après ce peintre de l'homme de la nature, & ils en ont fait l'hiſtoire.

L'hiſtoire de l'homme de la nature a fait rêver les philoſophes ; ils lui ont donné, comme au Dieu Théologique, des attributs contradictoires ; ils ſe ſont diſputés ſur ſon eſſence ; les flots d'encre ont coulé, & rien n'a été éclairci.

Je voudrois bien ſavoir ce qu'on entend par l'état de nature : y eut-il un tems où les hommes, bornés aux ſeuls beſoins des quadrupedes, vécurent de glands dans les vaſtes forêts que leurs mains ne ſavoient pas défricher , ne ſe vêtiſſant que de leur innocence, ſe raſſemblant ſans chercher à ſe connoître, & jouiſſant ſans aimer ?

Il me ſemble que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere, a des rapports avec ce qui l'environne : il doit avoir un pere qui le protege & une mere qui le nourrit ; ſi ces êtres bienfaiſans ſuivent la pente de leur cœur, l'enfant eſt lié par le pacte ſocial ; s'ils l'abandonnent il meurt, & il n'y a point d'état de nature.

Quelle a été l'époque de cet état imaginaire ? Tous les monumens atteſtent que la ſociété a toujours exiſté, & que depuis qu'il y a des hommes, ils nous reſſemblent.

Si cet âge des poëtes a commencé, c'étoit ſans doute à la naiſſance de notre planete ; mais quelle plume téméraire oſeroit, après tant de

myriades de fiecles, lorfque l'exiftence même du globe eft une énigme, déterminer la maniere de vivre de fes habitans ?

PRINCIPES.

Il eft probable que lorfque notre monde a commencé à fe peupler d'hommes, l'écliptique coïncidoit avec l'équateur; alors la nature étoit dans toute fa force; notre intelligence fe déployoit en raifon de la bonté de nos organes; & bien loin que les hommes de ces beaux fiecles fuffent des enfans relativement à nous, malgré nos lumieres & notre orgueil, nos hommes faits ne font auprès d'eux que des enfans.

Je fuppofe que des révolutions du globe anéantiffent la plus grande partie de l'efpece humaine; les reftes malheureux qui auront échappé à cette cataftrophe, n'en fentiront que mieux le befoin de vivre en fociété; ils chercheront, en fe raffemblant, un afyle contre le ciel qui les menace, & il n'y aura point d'état de nature.

Des mifanthropes ont defiré que l'homme policé rentrât dans les bois, & changeât fes

connoiſſances contre l'inſtinct des quadrupedes. Ce deſir a quelque rapport avec celui de Caligula, qui vouloit que le peuple romain n'eût qu'une ſeule tête, afin de l'abattre; il eſt auſſi abſurde, ſans être auſſi deſtructeur.

Comment peut-on, de bonne-foi, deſirer que Lucullus quitte ſa table pour vivre de glands; que l'artiſte qui a bâti la colonnade du Louvre aille coucher ſous une plane, & que Locke oublie l'art de penſer?

Quand même cette rêverie des ſophiſtes pourroit ſe réaliſer, qu'y gagneroit-on? Le principe qui tend à nous perfectionner eſt un reſſort dont l'activité ſe déploie ſans ceſſe: nous gravitons vers l'état ſocial, comme notre globe vers le ſoleil; & au bout d'un demi-ſiecle, nous nous retrouverions au même point où nous ſommes aujourd'hui.

On dit que l'homme de la nature doit être plus heureux que l'homme civiliſé; mais cet être imaginaire n'eſt qu'un enfant robuſte, ſuppléant, par ſa conſtance à ſe relever, aux

lisieres qui auroient prévenu ses chûtes. Ce n'est pas l'absence des besoins, c'est l'art de les régler, qui rend l'homme heureux; comme ce n'est pas l'absence des passions, mais leur bon usage, qui fait le philosophe.

PRINCIPES.

Les seuls êtres qui pourroient avoir quelque rapport avec l'homme naturel des philosophistes, seroient ces hommes sauvages qu'on a trouvés de tems en tems dans les forêts de Hesse, d'Irlande & de Lithuanie, qui sembloient manquer de l'organe de la parole, & qui marchoient à la maniere des quadrupedes (*); mais ces malheureux individus étoient probablement des enfans de l'amour abandonnés par des bêtes féroces appellées des peres, & nourris par d'autres bêtes féroces appellées des ours; ils vécurent dans le sein des alarmes, & moururent sans postérité.

L'état de nature n'a donc jamais existé. Cependant on peut considérer un instant

(*) Tel étoit en particulier l'enfant sauvage dont parle Connor. *evang. medic.* page 133.

PARTIE I.

l'homme iſolé & ſans rapport avec les êtres qui l'environnent, afin d'établir par degrés la chaîne de ſes devoirs : j'appellerai cet être abſtrait, *l'homme philoſophique*, & je m'en occuperai un inſtant avant de lui ouvrir les portes du monde moral.



CHAPITRE II.

DE L'HOMME PHILOSOPHIQUE.

PRINCIPES.

L'HOMME philoſophique, au ſortir des mains de la nature, ne communique avec elle que par ſes ſens ; il reçoit les impreſſions phyſiques du plaiſir & de la douleur ; voilà tout : ſes vertus ou ſes crimes deviennent dans la ſuite l'ouvrage des hommes.

Le beſoin eſt le premier mal qu'il éprouve ; mais ce mal même eſt un bien, puiſqu'il le porte à ſe conſerver ; c'eſt le beſoin qui met en jeu toutes ſes facultés, & qui l'empêche de périr en naiſſant, ou de vivre en automate.

Les beſoins de cet homme iſolé ſont en petit nombre ; ils ſe bornent à ſe nourrir quand il a faim, à ſe vêtir quand il a froid, & à jouir quand il eſt dans la ſaiſon d'aimer.

L'homme philoſophique a un entendement que le ſpectacle de la nature développe : quand il eſt oiſif, & il l'eſt ſouvent, ſes idées ſe preſ-

ſent, ſon imagination travaille, ſon eſprit s'étend, le beſoin de penſer devient chez lui preſqu'auſſi vif que le beſoin d'aimer.

Ce nouvel organe ne réſide pas dans la main, comme l'a dit un philoſophe que j'aime mieux lire que réfuter (*), mais dans le *ſenſorium*; & plus cette partie du cerveau eſt neuve, plus elle devient propre à recevoir la morale de la nature.

L'homme philoſophique eſt né bon, dit l'auteur d'*Emile*; mais il n'eſt né qu'avec l'aptitude à la bonté : le monde moral n'eſt rien pour lui, quand il ne peut juger ſes rapports avec les êtres qui l'environnent. Son cœur eſt

(*) On ſait aſſez quel eſt l'homme célebre qui a dit que ſi les pieds du cheval étoient terminés par des doigts ſouples, au lieu de l'être par une corne inflexible, ce quadrupede atteindroit bientôt à la ſphere de l'homme. Un philoſophe ingénieux lui a répondu que le cerveau du cheval répondoit à ſa botte, & que quand même on détruiroit l'organiſation de ſon pied, la botte ſubſiſteroit toujours dans le *ſenſorium*; ce qui empêcheroit le cheval de devenir homme. Voy. *Palingénéſie philoſophique*, tome II, page 186.

une argile flexible qui ne ſera modifiée que par l'habitude.

PRINCIPES.

L'homme de la nature eſt cruel, dit d'un autre côté un des plus beaux génies de l'Europe; mais la cruauté eſt le mouvement d'un cœur dépravé qui lutte contre la nature: ainſi il y a à-la-fois contradiction dans l'idée & dans les termes qui l'expriment. (*)

L'homme philoſophique n'eſt ni bon ni méchant: c'eſt un automate dont les reſſorts

---

(*) On peut juger du principe par les preuves. --- « L'homme, dit ce philoſophe, a les dents de l'animal » carnaſſier; il doit donc être vorace & ſanguinaire: » d'ailleurs la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain & » le plus conforme à ſon organiſation: ſa conſervation » eſt attachée à la deſtruction des autres: les hommes » répandus par la nature dans de vaſtes forêts ſont » d'abord chaſſeurs. » --- *De l'homme & de ſes facultés intellectuelles*, tome II, page 17.

On peut répondre que l'homme a les dents des frugivores, & que la chair eſt ſi peu un aliment conforme à ſon organiſation, qu'en Aſie, où on s'en abſtient, on y prolonge beaucoup plus long-tems ſa carriere. On peut ajouter que le ſage ne détruit jamais pour ſe conſerver; que la nature n'a point fait naître les hommes dans les forêts, & que nous ſommes bergers bien long-tems avant d'être chaſſeurs.

PARTIE I.

attendent pour être montés, la main des êtres avec qui il habite. (*)

L'éducation est donc le Prométhée qui vivifie l'homme. Faites naître Caton parmi les satrapes de la Perse, & il mourra ignoré dans la foule des esclaves. Transportez le Sybarite que le pli d'une rose tient éveillé, dans Rome adolescente, & il ira affronter dans Carthage le tonneau de Régulus. Un Groënlandois élevé par Newton pourra le remplacer, & Newton dans le Groënland, ne sera qu'un homme de plus qui pesera sur la surface du globe.

Il n'y a que deux sortes d'écrivains qui puissent attaquer mon principe ; les philosophes avec leur sens moral, & les théologiens avec leur péché originel : voyons la premiere de ces hypotheses : l'examen de l'autre trouvera sa place dans notre histoire du théisme.

(*) Seneque, qui voit ordinairement bien quand il voit par lui-même, a dit avec raison: *erras si existimes vitia nobiscum nasci ; supervenerunt, ingesta sunt.* --- Epist. 124. --- Mais il devoit ajouter le mot de *virtutes* à celui de *vitia*, & il n'y auroit rien de louche dans la vérité qu'il laisse entrevoir.

CHAPITRE III.

Du sens moral.

PRINCIPES.

L'HOMME, dit un célebre professeur de Glascow (*), a un sens inné qui lui fait discerner l'harmonie des êtres, & un autre qui lui en fait distinguer la bonté : l'un est le sens interne du beau, & l'autre, le sens interne du bon.

Le sens moral, ou le sens interne du bon, est dans ce systême le fondement des loix de la nature : c'est un sixieme sens plus excellent que les autres, puisqu'il conserve l'espece humaine, tandis que les cinq autres ne conservent que les individus.

Il est certain qu'en sauvant la vie à mon ami, je me laisse entraîner par une impulsion naturelle, & non par la force du raisonnement ; si, à la vue du péril affreux où il est exposé,

(*) *Systême de philosophie morale*, par Huchetson, tome I, chap. IV.

PARTIE I.

je m'occupois à calculer le degré de mérite qu'il y auroit à l'en délivrer, mon ami périroit, & je ne ferois plus qu'un monftre.

Un vieillard refpectable voit s'écrouler autour de lui fa maifon embrafée : un de fes fils court, au travers des feux & des décombres, arracher fon pere à la mort; l'autre, après avoir mefuré des yeux la hauteur des flammes, appelle froidement des fecours étrangers. L'inftinct moral a fait du premier un héros; le fecond, qui s'eft contenté de raifonner, n'eft pas même un homme.

Huchetfon obferve que cet inftinct moral, qui eft indépendant de la raifon, ne l'exclut pas (*) : quelquefois ces deux mobiles concourent enfemble ; & quand l'approbation de la raifon eft inutile pour faire un acte de vertu, elle en eft du moins la récompenfe. (**)

(*) Burlamaqui admettoit également la raifon & l'inftinct moral. *Voyez* fes Principes du droit de la nature & des gens, *tome II*, *chap. III.*

(**) Si l'on defiroit de nouvelles lumieres fur la nature du fens moral, on les trouveroit dans l'éditeur

Ce

Ce syſtême eſt très-ingénieux ſans doute; mais c'eſt un ſyſtême.

PRINCIPES.

---

de Burlamaqui: voici un fragment du commentaire qui mérite d'être connu: « Il y a deux MOI dans l'homme; » le moi d'habitude & le moi de réflexion. Le premier » dirige les facultés animales; le ſecond s'occupe du » ſoin d'ajouter à notre bonheur: quoiqu'ils tendent » chacun à un but particulier, ils agiſſent ſouvent en- » ſemble. Ainſi lorſqu'un géometre eſt occupé de la » ſolution d'un problême, le moi d'habitude obéit aux » impreſſions des ſens; c'eſt lui qui traverſe la ville & » qui évite les embarras, tandis que le moi de réflexion » eſt tout entier à la ſolution qu'il cherche: le moi » d'habitude ſuffit aux beſoins qui ſont abſolument né- » ceſſaires à la conſervation de l'animal; & l'inſtinct en » général, n'eſt que cette habitude ſéparée de la ré- » flexion. L'inſtinct des bêtes eſt quelquefois plus ſûr » que notre raiſon, parce qu'il eſt plus en proportion » avec leurs beſoins, que la raiſon ne l'eſt avec les » nôtres. Ainſi, de tous les êtres créés, celui qui eſt le » moins ſujet à ſe tromper eſt celui qui a la plus petite » portion d'intelligence; l'inſtinct des bêtes n'a pour » objet que des connoiſſances pratiques; le nôtre em- » braſſe la théorie & la pratique: c'eſt lui qui nous fait » ſouvent preſſentir la vérité avant même d'en avoir » ſaiſi la démonſtration. » *Voyez* Princip. du droit naturel de Burlamaqui, édition du profeſſeur de Félice, *tome II*, *page* 58, *&c.*

M. le profeſſeur met ici de l'eſprit où il ne faudroit que de la logique. Qu'eſt-ce que l'inſtinct, ſoit dans l'homme, ſoit dans la brute? Qui lui a dit que la bête

PARTIE I.

Sa baſe eſt la rêverie des idées innées, & depuis Locke, il n'eſt pas permis au philoſophe d'introduire cette qualité occulte dans le monde de la métaphyſique.

L'ame n'agit que par l'impreſſion des objets

étoit, dans la nature, l'être qui avoit la plus petite portion d'intelligence? Quand au double MOI, il eſt très-plaiſant dans la comédie d'Amphitrion, mais très-abſurde dans un livre de philoſophie.

Le profeſſeur de Félice, qui ſe trompe quelquefois avec Burlamaqui, & plus ſouvent encore ſans lui, déclare, au reſte, que ſon inſtinct n'eſt pas un guide sûr dans le diſcernement du bien & du mal moral [*Ibid. tome II*, *page* 49, *&c.*]; & pour le prouver, il compare l'inſtinct en fait de morale avec l'inſtinct en fait de beaux-arts. Je dirai à M. le Profeſſeur, 1°. que ce dernier inſtinct ne s'acquiert que par la réflexion. Le plus ſtupide des hommes peut bien juger des proportions d'une ſtatue; mais c'eſt par une ſecrete comparaiſon avec lui-même. Il n'en eſt pas de même de l'inſtinct moral, ſuppoſé qu'il exiſte; ſi je vois un homme ſur le point de ſe noyer, je lui tends la main machinalement; je le ſauve d'abord, enſuite je raiſonne.

2°. Même dans les beaux-arts, ce qu'on nomme l'inſtinct eſt quelquefois un guide aſſuré. Voyez un ignorant & un homme de goût à la repréſentation d'une tragédie pathétique; tous les deux ſeront émus, & le ſeront aux mêmes endroits. Un payſan Danois & un Académicien pleureront enſemble à la derniere ſcene d'Inès de Caſtro.

PRINCIPES.

extérieurs ſur les ſens : & quel eſt l'organe phyſique de la moralité ?

Nous avons tant de peine à expliquer comment le parfum d'une roſe frappant la membrane olfactive, l'ame a des idées d'odeur ; & nous voulons rendre raiſon comment, l'être métaphyſique qu'on appelle *le beau* ou *le bon*, agiſſant ſur l'organe métaphyſique qu'on appelle le *ſens moral*, nous avons l'idée de la vertu !

Qu'eſt-ce que ce ſixieme ſens que les moraliſtes ajoutent à la compoſition de l'homme ? Il n'y a pas plus de ſens moral pour juger la moralité, que de ſens médicinal pour guérir les maladies, & de ſens alchymique pour chercher le grand œuvre.

S'il y avoit un ſixieme ſens à créer, ce ſeroit peut-être cette pente qui nous entraîne impétueuſement à l'amour ; du moins elle eſt ſoumiſe à l'analyſe : on voit que c'eſt une modification de l'organe du tact ; & encore ce mot énergique qui exprime ſi bien ce frémiſſement

PARTIE I.

délicieux de toute notre existence à l'approche du plaisir, ne s'emploie-t-il qu'avec la plus grande réserve dans la langue du philosophe.

De quelle utilité seroit le sens moral aux enthousiastes d'Huchetson ? Voilà le jurisconsulte Burlamaqui, qui décide que cet instinct persuada autrefois aux Grecs & aux Romains d'exposer leurs enfans ; & aujourd'hui à des nations barbares de les ensevelir avec leur mere, si elle meurt en couche, ou de les tuer, si un astronome assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile (*). Assurément il valoit mieux ne point créer de sens moral que de lui faire inspirer des assassinats réfléchis & des parricides.

Si l'homme étoit né avec un sens moral, tous les individus intelligens qui sont répandus sur la surface du globe, Negre ou Albinos, Anglois ou Samojede, Nain ou Patagon, auroient les mêmes notions du juste & de l'injuste ; alors Marc-Aurele seroit un écrivain

(*) *Principes du droit naturel*, édit. *in*-8°, tome II, page 77.

inutile, & il faudroit jeter au feu tous les livres de morale. PRINCIPES.

Ecartons tout préjugé; étudions l'homme en lui-même, & non dans les tableaux des artiſtes qui l'ont deſſiné, & nous verrons que le ſens moral n'exiſte pas plus qu'une tête morale, ou un château moral; alors nous mettrons à l'étude des choſes le tems que nous perdions à l'étude des mots, & nous mériterons d'être les interpretes de la nature.

Réſumons. L'inſtinct moral eſt une chimere : l'homme eſt né indifférent au bien comme au mal, & il faut chercher un autre principe de morale.



CHAPITRE IV.

Du vrai Principe de la moralité.

PARTIE I.

Le syſtême de Platon ſur les relations morales, ne conſtitue pas plus un vrai principe de moralité que le roman philoſophique d'Huchetſon ; la vérité & la juſtice, diſoit le fameux diſciple de Socrate, ne different que par le nom ; elles ſont auſſi éternelles que l'Être ſuprême ; elles ſubſiſtoient avant la création de l'univers, puiſque notre raiſon conçoit des rapports de juſtice, fondés ſur l'exiſtence de Dieu & ſur la poſſibilité de celle des êtres intelligens ; elles ſurvivent auſſi au naufrage du monde, car l'exiſtence de la cauſe fait imaginer les effets ; ainſi, quand même Dieu feroit périr le genre humain, il ne pourroit détruire les relations que l'ame du juſte a avec ſon eſſence ; la terre ſeroit anéantie, & l'idée ſublime de Socrate ſubſiſteroit encore.

Cette idée magnifique a été adoptée par les

Zénon (*), les Malebranche (**), les Leibnitz (†), les Clarke (††), les Wolaston (§), les Warburton (§§) & les Montesquieu (¶); ces philosophes ont été flattés d'un systême dont l'intelligence les distinguoit du reste des hommes; ils ont cru, en l'expliquant, contribuer à l'harmonie de la nature : ils ont posé une échelle immense entre Dieu & le néant, & du haut de cette échelle ils ont jugé les êtres & imaginé leurs rapports.

Platon, Leibnitz, Montesquieu, &c. dont l'autorité est infinie quand on leur oppose d'autres hommes, ne sont plus que des écrivains ordinaires, quand on leur oppose la

(*) Vid. Senecæ *opusc.* Cicer. *de natur. deor.* Plutarch. *de placitis philosophorum.*

(**) *Traité de morale*, & *recherche de la vérité*, passim.

(†) *Recueil de diverses pieces sur la philosophie*, &c. par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, &c.

(††) Traité *de l'existence des attributs de Dieu.*

(§) *Ebauche de la religion naturelle.*

(§§) *Dissertation sur l'évidence de la religion, de la morale & de la politique, traduites de l'anglois.*

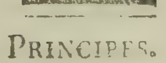
(¶) *Esprit des loix*, liv. I, tome I, page 62.

vérité. On a pu dire en tout tems aux inventeurs des relations morales : vous avez tort de confondre la vérité & la justice ; l'une est la conformité qui subsiste entre la nature des choses & les signes qui les expriment ; l'autre est la conformité des actes des êtres intelligens avec la nature : des rapports fondés sur la possibilité des êtres, forment une idée abstraite pour être proposée au vulgaire des hommes. Quelle seroit l'intelligence qui imagineroit des rapports, si Dieu anéantissoit tous les êtres intelligens? Quoi ! le raisonnement est nécessaire pour faire connoître les loix de la nature ? Je ne puis, sans une opération pénible de l'esprit, être vertueux ? Je ne saurois, sans le génie de Platon, avoir l'ame de Socrate ?

Laissons-là le monde métaphysique, & cherchons dans la nature de l'homme un autre principe de moralité.

L'homme s'aime lui-même, & il n'y a aucun individu excepté de cette loi générale ; il s'aime, negre ou blanc, géant ou nain, bien

conformé, ou fourd, aveugle & eunuque.



PRINCIPES.

Il s'aime, & la nature l'a ordonné ainfi, pour qu'il veillât à la confervation de fon exiftence.

Il s'aime, & fon intérêt le porte à vivre en paix avec Dieu, avec fa confcience & avec les hommes.

L'amour de foi eft donc la bafe de la morale du genre humain.

L'amour de foi eft fi bien le principe du monde moral, que nous fommes toujours tentés de ne confidérer tout que relativement à nous; le peuple & les théologiens s'imaginent que ces millions de globe qui roulent dans l'efpace, font faits pour cet infiniment petit atome qu'on nomme la terre: fi un defpote fe porte bien, l'univers eft un chef-d'œuvre d'harmonie; fi un infecte le pique, il accufe d'aveuglement Dieu & la nature.

L'homme s'aime dans la femme que fon cœur a choifie, & dans les enfans que fa tendreffe a fait naître: telle eft la bafe de l'union facrée des familles.

Il s'aime dans ſes concitoyens, qui le protegent; & voilà le fondement du patriotiſme.

Il s'aime dans la grande famille des êtres intelligens qui forment la population de notre globe; & voilà l'origine de cette bienveillance univerſelle qui caractériſe la belle ame du philoſophe.

Je prouverai donc dans la philoſophie de la nature, qu'il eſt de l'intérêt de l'homme d'être vertueux; que le bien qu'il fait à la ſociété n'eſt qu'une modification de l'amour qu'il ſe porte à lui-même; & qu'enfin, comme le diſoit Marc-Aurele, ce qui n'eſt point utile à la ruche, ne ſauroit l'être à l'abeille.

Le théologien part de la haine de ſoi-même, & le philoſophe de l'amour de ſoi, pour fonder la morale: voyons, dans le ſilence des préjugés, lequel réſoudra le mieux ce grand problême de la nature.

Tous les êtres dans la nature paroiſſent s'aimer, parce que tel eſt le principe de leur conſervation: cette bienveillance paroît diſ-

tinctement dans les bêtes, depuis l'éléphant jusqu'à cet animalcule qu'on ne découvre qu'avec le microscope de Leuwenhoeck.

Je ne doute point que les végétaux mêmes ne soient aussi soumis à cette loi, mais d'une maniere plus stricte encore que les brutes : ce phénomene, que la physique a reconnu dans les plantes sensitives, seroit peut-être regardé comme universel à tout le regne végétal, si les naturalistes, accoutumés à ne tout voir qu'avec leurs yeux, vouloient voir quelquefois avec les yeux de la nature.

Au reste, la raison qui dirige dans l'homme cette bienveillance, ne la fait pas naître; cette faculté est l'effet du sentiment, plutôt que de la philosophie ; & je suis persuadé que le Groënlandois & le Caffre, s'aiment autant que Locke ou Montesquieu.

L'amour de soi est le ressort qui donne du jeu à nos facultés ; c'est le mobile de toutes les vertus ; c'est un principe actif qui empêche l'homme de n'être qu'un automate.

PARTIE I.

La bienfaiſance, cette vertu née pour l'homme, & qui porte avec ſoi ſa récompenſe; la bienfaiſance, dis-je, eſt l'effet de cette bienveillance naturelle pour nous-mêmes. En me croyant digne de faire des actes de vertu, j'en deviens plus vertueux; & ſi je pouvois me haïr moi-même, je hairois bientôt le genre humain.

Et toi, ô amitié! charme des grandes ames, toi qui ſeule juſtifierois à mes yeux la divinité, des malheurs du genre humain; divine amitié! c'eſt en moi-même que j'oſe t'aimer: ſi j'ai quelquefois, dans le ſein de Pylade, reſſenti la vivacité de tes feux, c'eſt que je retrouvois dans ſon eſprit la copie de mon eſprit, & dans ſon cœur l'image de mon cœur; j'admirois mes vertus dans les ſiennes, & je trouvois ſouvent dans ſes défauts le pardon des miens.

L'amour de Dieu lui-même n'eſt peut-être qu'une modification de l'amour de ſoi: jamais la belle ame de Fénelon ne me perſuadera que ma tendreſſe pour l'Être ſuprême eſt indépen-

dante de l'intérêt que j'ai d'être heureux (*) ; il n'appartient qu'au quiétiſte de s'imaginer qu'il peut aimer Dieu, lorſqu'il gémit ſous le poids éternel de ſes vengeances. Si l'amour de ſoi offenſoit l'auteur de mon exiſtence, je ſerois tenté à chaque inſtant de blaſphémer contre la vertu avec l'aſſaſſin de Céſar.

PRINCIPES.

On abuſe ſouvent de l'amour de ſoi, & alors il dégénere en amour-propre.

L'amour de la gloire peut être conſidéré ſous ce double aſpect ; il eſt certain que cette paſſion eſt naturelle à l'homme : on ne la découvre pas dans le vulgaire, parce que c'eſt un feu caché ſous la cendre & qui ne peut percer ſon enveloppe ; mais il n'en eſt pas de même de ces fanatiques heureux qu'on appelle des héros ; c'eſt un incendie qui conſume tout ce qu'il rencontre, & à qui l'univers entier ſert d'aliment.

(*) Voyez les *Maximes des ſaints* ; ouvrage que l'immortel auteur du Télémaque eut la foibleſſe de faire & le courage de condamner.

Partie I.

Or cet amour de la gloire qui fit de Léonidas un héros aux Thermopyles, & de Socrate un ſage dans ſa priſon, ne produit, par exemple, qu'un enthouſiaſme de férocité dans ces Indiennes qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs époux, & qui cherchent, dans le mépris des loix naturelles, une eſtime à laquelle elles ne ſurvivent point.

Cette foule de brigands couronnés, qui n'ont étalé aux yeux de l'univers que des talens deſtructeurs, ſacrifierent les peuples à leur vanité, & abuſerent de l'amour de la gloire. Ne confondons point Marc-Aurele, qui chercha ſa célébrité dans la proſpérité de Rome, avec Scah-Nadir, qui la fit dépendre du déſaſtre de l'Indoſtan.

Il eſt une autre gloire plus flatteuſe encore pour l'homme qui s'aime, que la gloire des conquêtes; c'eſt celle que produit un ouvrage de génie à ſon auteur. Congfutſée eût été moins flatté du titre de législateur de la Chine, s'il n'y eût joint par ſon Y-king, celui de

législateur de la poſtérité ; & peut-être le Platon de la France eût-il préféré la gloire de créer l'Eſprit des loix à celle de gouverner l'Aſie.

PRINCIPES,

On abuſe auſſi de cette renommée littéraire, quand on écrit pour corrompre les mœurs, ou renverſer l'édifice ſacré du théiſme ; quand on emprunte la plume de Pétrone ou celle de la Mettrie.

La plupart des hommes ne dirigent l'amour de ſoi que vers les plaiſirs des ſens : ils trompent alors l'inſtitution de la nature. Dans ces ſerrails aſiatiques où ſont raſſemblées à grands frais les beautés des quatre parties du monde, les ſardanapales, qui en ſont les divinités, ſacrifient aux facultés de leurs corps énervés les facultés de leur eſprit abruti ; & c'eſt un ſpectacle bien ſingulier pour un philoſophe, que de voir ces ames de boue ſavourer des plaiſirs qu'ils partagent avec les animaux les plus vils, tandis que l'ame d'un Newton trouve les ſiens à découvrir les loix réciproques des globes

enflammés qui roulent ſur nos têtes, & à devenir ſur la terre citoyenne des cieux.

D'où vient la volupté des ſens, qui fait deſcendre l'homme, a-t-elle plus d'adorateurs que la volupté de l'eſprit, qui l'éleve? C'eſt que, dans la balance de nos facultés, la partie animale l'emporte ordinairement ſur la partie intellectuelle; c'eſt qu'il faut, pour ainſi dire, une force mouvante pour tendre les reſſorts de l'eſprit, tandis qu'il ne faut qu'une force d'inertie pour goûter les plaiſirs du corps; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé d'être voluptueux que d'être grand.

C'eſt principalement dans la vengeance que ſe caractériſe l'amour illégitime de ſoi-même; on goûte un plaiſir barbare dans les larmes qu'on fait répandre; les diſgraces d'un ennemi font oublier les ſiennes propres; on aime à ſe regarder comme le Saturne des anciens Carthaginois, dont on ne pouvoit appaiſer le courroux que par des ſacrifices humains.

Les partiſans du polythéiſme firent de la

vengeance

vengeance le plaisir souverain des dieux ; il y avoit peu d'immortels qui ne pussent dire comme Atrée : PRINCIPES.

Du plus puissant des dieux j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance. (*)

Le délire des poëtes & des mythologistes ne sauroit justifier un penchant qui tend à troubler l'harmonie de la nature. Suis-je coupable & puni ? je dois me corriger. Suis-je innocent & persécuté ? je dois dire, avec Théodose : vous frappez ma statue, mais je ne suis point blessé.

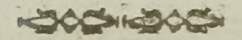
J'ai prouvé par un assez grand nombre d'exemples, que l'amour de soi est la base de toutes les vertus, comme son abus est la source de tous les vices. L'homme de bien fait servir cet instinct naturel au développement de ses qualités, & le méchant au progrès de sa scélératesse : c'est ainsi qu'en Arabie les viperes

(*) Vers de cette belle tragédie d'Atrée, qu'on ne joue plus, à cause des femmes ou des hommes qui leur ressemblent.

ont leur retraite auprès des arbres d'où découle le miel.

Au reſte, la théologie a eu tort de ne pas diſtinguer ce miel du venin de la vipere : confondre l'amour-propre avec l'amour de ſoi, c'eſt confondre le fanatiſme avec la religion, & la tyrannie avec la royauté.

Malgré les ſophiſmes, les décrets & les anathêmes, l'amour de ſoi ſera toujours pour le genre humain le vrai principe de la moralité.



CHAPITRE V.

De la Loi naturelle.

Ce n'eſt point au philoſophe que je m'adreſſe, c'eſt au genre humain ; & malheur à moi ſi je m'égare dans une matiere auſſi importante ! je ne puis errer ſans me rendre coupable du plus grand des crimes, du crime de leze-humanité. PRINCIPES.

Il faut que de mes principes dérive le bonheur de l'homme iſolé & ſans rapport avec les êtres qui l'environnent.

Il faut que l'homme ſocial en puiſſe faire la baſe de toutes les légiſlations.

Il faut enfin que les inſtituteurs de tous les cultes religieux y puiſent les dogmes ſacrés qu'ils propoſent à la vénération du genre humain.

